

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Le dernier Marie-Claire Blais

L'Ange de la solitude de Marie-Claire Blais, Montréal, VBL éditeur, 1989, 135 p.

Louise Milot

Number 55, Fall 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39129ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Milot, L. (1989). Review of [Le dernier Marie-Claire Blais / *L'Ange de la solitude* de Marie-Claire Blais, Montréal, VBL éditeur, 1989, 135 p.] *Lettres québécoises*, (55), 24–25.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1989

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>



Le dernier Marie-Claire Blais

L'Ange de la solitude de Marie-Claire Blais, Montréal, VBL éditeur, 1989, 135 p.

Le hasard a fait que je lise *L'Ange de la solitude*, de Marie-Claire Blais, en même temps qu'un roman de Dominique Fernandez, *Dans la main de l'ange*¹, qui a reçu le prix Goncourt en 1982. Drôle de coïncidence, non seulement de ces deux «anges», dans les titres, mais aussi des sujets : la solitude des membres d'une «commune de filles» chez Marie-Claire Blais; la vie tragique de Pier Paolo Pasolini, que reconstitue librement Fernandez, avec, comme centre, l'homosexualité, manifestation simplement plus voyante d'une marginalité bien plus générale.

On a beau ne pas valoriser outre mesure le genre «biographie romancée» ou «roman biographique», — et c'est mon cas, — il faut admettre que le roman de Fernandez est un travail fouillé, toujours ingénieux, souvent étonnant. Mon intention n'est aucunement de mener une comparaison entre ce roman et celui de Marie-Claire Blais, encore moins de souhaiter que Marie-Claire Blais écrive comme Dominique Fernandez. Mais enfin, il y a des titres qui, dans leur ensemble et indépendamment de leur position dans une quelconque typologie, semblent faire le poids, d'autres qui ne le semblent pas; et j'ai l'impression, peut-être ai-je tort, que le nième roman de Marie-Claire Blais que propose VLB fait partie de la seconde catégorie. *L'Ange de la solitude* pose la question jamais résolue mais toujours incisive de savoir comment l'éditeur aurait accueilli un tel manuscrit venant d'une auteure inconnue.

Matériellement, le texte se présente d'abord en une structure disons surprenante sinon suspecte : une première partie, «L'Univers de Johnnie» (p. 9-93), très longue, et une seconde, beaucoup

plus brève, «Le Seuil de la douleur» (p. 93-135). On se dit que sans doute la deuxième partie doit recouvrir un revirement important. Et c'est le cas en un sens, car Gérard, l'amie de Johnnie², disparaîtra, au terme de la première partie, la seconde partie s'enclenchant dès lors sur l'angoisse des recherches : Gérard sera retrouvée morte dans l'incendie d'une maison délabrée où elle s'était comme réfugiée, plutôt que de revenir à l'appartement de Johnnie ou à la commune des filles. Voilà donc une fin tragique, mais qui est difficilement perçue comme telle à la lecture, car de toute façon, que le désespoir aille jusqu'à la mort physique ou pas, la situation de toutes ces femmes était donnée comme désespérée et sans issue depuis le point de départ. Le roman ne marque pas véritablement de progression à cet égard, mais évoque plutôt, comme en simultanéité, un étalement, une accumulation et une juxtaposition de solitudes.

En dépit de différences supposément significatives, parfois visibles dans l'écart



Marie-Claire Blais

des générations ou la façon de s'habiller, — entre Johnnie l'écrivaine, Doudouline la musicienne, Polydor la théologienne, l'Abeille la peintre, voire Sophie la comédienne, — une amertume générale, une «pensive léthargie» sont de rigueur. Même si on dit par ailleurs que l'Abeille devrait être «le peintre de notre génération» (p. 13), même si Doudouline est vraiment douée, comme l'attestera, au milieu du roman, le succès de son concert, même si Sophie la mère de Doudouline et Paula, son amie, sont déjà célèbres, rien n'y fait, au sens où chaque activité, chaque personnage, est déjà neutralisé et aplati. L'«habituelle langueur» de la page 13, la «négative philosophie de l'existence» de la page 19 ne sont pas sensiblement différentes de la «tiède souffrance du dégoût» de la page 53 ou de «la conspiration de l'attente dans l'ennui» de la page 96. De la même façon, le désordre de l'appartement où vivent les «filles» et où, au petit matin, l'Abeille rentre alors que Gérard en sort, est aussi dysphorique, mais pas plus finalement, que la dissolution progressive des couples et des groupes : Thérèse qui, juste avant le début du roman, avait quitté l'Abeille pour s'occuper des sans-abris; l'Abeille qui, chaque nuit de pleine lune, fuit la commune pour l'aventure; Lynda, qui avait jadis préféré à Johnnie un homme; Johnnie elle-même, qui abandonnera quelque temps Gérard pour aller se reposer au soleil, et finalement Gérard, qui laissera Johnnie et les autres dans l'inquiétude et sans nouvelles.

Tout se passe comme si les divers fils de l'anecdote, donnés comme englués dès le début, restaient figés jusqu'à la fin. Au fond, il n'y a pas d'anecdote — la disparition de Gérard, comme je l'ai dit, ne «porte» pas : il y a des personnages toujours dans la même situation. On peut — on a pu — faire des romans avec cela, et marquer l'étouffement, l'impossibilité d'être, etc. Marie-Claire Blais elle-même l'a fait, avec cette écriture opaque

bloquée en d'interminables paragraphes, dans certains autres romans — je pense en particulier à *Visions d'Anna*³ ou à *Pierre : la guerre du printemps 1981*⁴. Là, l'opacité de l'écriture faisait autre chose que tenter de «redoubler» le récit : elle l'accompagnait, car il comportait sa propre force de conviction. Tant dans le personnage d'Anna que dans celui de Pierre, et, dans leur destinée en quelque sorte, le relief se révélait suffisamment puissant pour être apte à traverser l'écriture, en tout cas à faire office de contrepoint. Ce n'est pas le cas ici, où le groupe de lesbiennes, pourtant décrit en surface à travers des types bien variés, laisse avant tout une impression tout juste standard.

Je ne sais pas s'il faut en penser que la nécessité de l'écriture sans espace et sans aération de Marie-Claire Blais peut ne pas s'imposer à tout coup, et son effet ne pas toujours avoir la même efficacité. Je crois plutôt que cette écriture, caractérisée par un très fort immobilisme, requiert, pour que s'instaure une dynamique et un mouvement, un sujet, des caractères, ou une anecdote qui puissent se définir de façon autonome par rapport à elle. Sinon, comme le sens, qui ne fonctionne toujours qu'à la différence, l'écriture, quelque originale et typique qu'elle soit, finit par ne plus rien signifier.



Ici, c'est un peu ce qui se passe. Le caractère de Johnie — si tant est que d'après le titre de la longue partie, c'est lui qui devrait se distinguer — n'a pas la force requise : il se fond et se neutralise dans le tableau d'arrière-plan de la «commune des filles», et toute l'anecdote vient alors redupliquer la neutralité de l'écriture d'ensemble au lieu de la relancer.

J'ai essayé de cerner quelques raisons qui m'ont fait paraître la lecture de ce dernier roman de Marie-Claire Blais si longue. Il en est peut-être une autre, que le texte du roman lui-même, comme par

une autoculpabilité, nous indique : il fait démodé. Je ne dis pas qu'il est démodé mais qu'il *fait* démodé. Introduisant pour la première fois l'idée que les «filles» dont il est question depuis le début vivent en «commune», le narrateur/la narratrice croit bon de préciser, «d'ailleurs, ce terme n'était déjà plus à la mode» (p. 19-20). En effet, ce roman, en plus, crée l'impression de «déjà vu» : certains thèmes si bouleversants parfois dans des œuvres antérieures de Marie-Claire Blais, l'isolement des jeunes, l'irréductible des relations parents-enfants, et, en corollaire, l'aveuglement des familles, pour ne retenir que ces exemples, sont bien là, mais cette fois, ils ne nous atteignent pas.

Et les lecteurs n'ayant pas, contrairement aux éditeurs, le poids de certaines contraintes, ils ne sont pas non plus tenus à la même tolérance. □

Notes

1. Dominique Fernandez, *Dans la main de l'ange*, Paris, Grasset, 1982, 454 p.
2. Presque tous les personnages féminins portent des prénoms masculins, ce qui nécessite, à la lecture, non seulement au début mais tout au long, une incessante gymnastique mentale.
3. *Visions d'Anna ou le Vertige*, Montréal, Stanké, 1982, 174 p.
4. *Pierre : la guerre du printemps 81*, Montréal, Primeur, 1984, 165 p.

Nouveautés

roman, récits et nouvelles, poésie



Du haut des terres
Anne Albert-Lévesque
156 pages, 12,95 \$
ISBN 2-7600-0157-1
PRIX FRANCE-ACADIE 1989



Concerto pour huit voix
(récits et nouvelles)
Collectif
98 pages, 9,95 \$
ISBN 2-7600-0158-x



L'Extrême frontière,
poèmes 1972-1988
Gérald Leblanc
168 pages, 10 \$
ISBN 2-7600-0156-3

Chez votre libraire
ou auprès de l'éditeur

**éditions
d'acadie**

Les Éditions d'Acadie
C.P. 885, Moncton, N.-B. E1C 8N8
(506) 857-8490

COMMANDES TÉLÉPHONIQUES ACCEPTÉES